

Place des 3 Horloges

(2eme partie)

De l'autre côté de la rue, à l'angle de l'immeuble, le rez-de-chaussée était occupé par la pharmacie de monsieur Marcel. Je n'ai jamais su si c'était son nom ou bien son prénom. Monsieur Marcel n'avait pas d'âge. Petit et sec, vêtu de sa blouse blanche, il œuvrait dans son officine avec un entrain aussi immuable que sa bonne humeur. C'est dans cette pharmacie, vaste, sombre et fraîche grâce au grand ventilateur qui tournait au plafond une grande partie de l'année, que nous allions chercher les tisanes pour guérir tous les petits tracassés de la vie quotidienne: verveine digestive, tilleul calmant, fleur d'oranger, camomille... Là aussi qu'on trouvait les petits paquets roses de vermifuge Lune qu'on administrait alors sous le moindre prétexte aux enfants et que l'on conservait chez nous dans le tiroir du buffet de la salle à manger, toujours disponibles, comme l'affreuse ouate thermogène qui brûlait nos poitrines tous les hivers et le flacon d'huile de foie de morue qui nous accueillait tous les jours, au retour de l'école, et dont on essayait, en vain, de faire passer le goût affreux avec un grain de mandarine.

A l'opposé de la pharmacie, à l'angle de l'avenue de la Bouzaréah, s'était installée une boutique de cadeaux : "Au coffret doré". Ma mère y achetait les hochets en argent et les têtes à tête en porcelaine à fleurs qu'elle destinait aux nouveaux nés et aux jeunes mariés de notre entourage. C'est là aussi que j'apportais les piécettes de ma tirelire pour les cadeaux de fête des mères et des pères. J'en ressortais avec un cendrier hideux ou un vase tellement minuscule qu'aucune fleur ne pouvait y entrer et dont la marchande aurait dû être contente de se débarrasser même sans obtenir, en échange, mes maigres économies. Sur la droite de notre immeuble, presque en face des trois horloges, il y avait " Moati" la grande mercerie du quartier. Ces marchands merciers étaient les dignes descendants de ceux du XVIIIème siècle par l'incroyable diversité de leur offre. On trouvait de tout dans leur boutique. Des centaines de tiroirs de toutes tailles qui couvraient les murs et le dessous des comptoirs, ils sortaient, comme par magie, fils, boutons, aiguilles, soies et cotons à broder, rubans et dentelles, épaulettes et paille à chapeau, toiles tailleur et singalette... Ma mère, qui cousait presque tous nos vêtements, en était une cliente assidue. Avec un petit morceau de tissu qui servait d'échantillon, nous allions choisir, longuement, le fil, les boutons, la doublure... qui conviendraient à l'ouvrage en cours. De l'autre côté de la place, au débouché de la rue Duranton par où, tous les soirs, passait le cortège des petits ânes qui remontaient de la plage, chargés de grands paniers remplis de sable, il y avait le café du Coq hardi où tous venaient, le dimanche, lire les résultats des matchs de foot tant il est vrai qu'au sein d'une population aussi diverse que la nôtre le foot était, avec la mer peut-être, le seul vrai élément fédérateur.

Les étés, à Alger, étaient longs, immuablement chauds et secs mais en automne et surtout en hiver la pluie était fréquente, une pluie qui n'avait aucune parenté avec ces crachins lancinants des landes océaniques. Ici la violence était aussi dans la pluie. Le ciel en un instant devenait noir et des trombes d'eau s'abattaient sur la place. Alors, des milliers de poireaux jaillissaient du sol cimenté, des ruisseaux sombres recouvraient les caniveaux, des nappes d'eau boueuses dévalaient les rues en pente et les gouttières crevées déversaient en cascades, depuis le haut des toits, des flots incontrôlés. En un instant la place se vidait, chacun courait se mettre à l'abri comme il pouvait sous les avancées des balcons, posant sur sa tête, en guise de parapluie, le panier plein des légumes du marché, ou comme quelques vieilles femmes revenues de beaucoup de choses, relevant leur grand voile blanc pour s'en envelopper la tête et découvrant ainsi, dépassant du sarouel, leurs jambes maigres et leurs pieds nus. C'est vers la fin du mois d'avril que notre place était la plus belle. Quand l'air était si limpide, le ciel d'un bleu si profond et que les hirondelles revenues de je ne sais quel sud plus au sud que le nôtre, reprenaient leur ballet au-dessus de nos têtes et retrouvaient leurs nids à l'ombre des balcons. Alors, les nouvelles filles en fleurs de l'année revêtaient leur corolle, robes de cotonnade légère sur leur jupon de singalette dansant autour de leur taille si fine et de leurs jambes bronzées, balançant leur queue de cheval au rythme de leur marche légère, s'interpellant de leur voix claire, prenant soudain possession des rues et rendant fous les garçons du quartier.

Quelques fois pourtant nous quittions la place. Au tournant des années cinquante la campagne était encore partout proche de la ville et la Bouzaréah et le Climat de France étaient des collines, vertes au printemps, où existaient encore des fermes qui avaient quelques vaches. Avec Julienne, ma grand-mère, nous allions y chercher du lait, une ou deux fois par semaine. Nous y montions par de petits sentiers pentus et herbeux. En plus du lait nous ramenions des fleurs sauvages : de petits glaïeuls rose fuchsia qui poussaient au milieu des champs d'orge, de jolies fleurs bleues de bourrache qui servaient pour la tisane, des cyclamens qu'on trouvait dans les coins ombrés à l'automne et, le plus souvent, de simples pâquerettes cueillies avec la galette de terre où elles s'étaient enracinées et qui ainsi se conservaient plusieurs semaines sur la table de la salle à manger dans le grand compotier d'argent. Le lait que l'on ramenait changeait de goût suivant les saisons. Il devait être longuement bouilli (opération risquée qui nécessitait une longue pratique et beaucoup de dextérité dans le maniement du gaz et de la casserole sous peine de voir le précieux liquide se répandre et, si par malheur on le laissait sécher, former une croûte maronnâtre indécollable sur l'émail jadis blanc du fourneau. Ce lait offrait une épaisse couche de crème que l'on prélevait soigneusement et avec laquelle on faisait, chaque semaine, un petit pain de beurre qui servait au gâteau du dimanche. Quant à la peau du lait bouilli, d'un effet si désastreux sur le café au lait du matin, elle servait

à faire de petites galettes que l'on conservait, à l'abri de l'air, dans un grand bocal en verre et que l'on offrait aux parents ou amis de passage. Le recyclage en ce temps-là n'était pas une théorie écologique mais une pratique quotidienne incontournable.

Un autre moyen de quitter la place était de prendre le tram. La place des Trois horloges était le point de départ de l'unique ligne de tramway qui traversait la ville d'est en Ouest. Ces tramways se déhanchaient dans les virages avec d'horribles grincements de ferraille et des gerbes d'étincelles au sommet de leur perche, pour venir s'arrêter sur le côté droit de la place. Régulièrement les grandes perches se décrochaient, le conducteur alors descendant et tirant sur les câbles luttait pour les remettre en place. Une longue chicane canalisait les voyageurs en partance. L'entrée en était gardée par un cerbère galonné, coiffé d'une haute chéchia rouge à gland de soie noire, porteur d'une boîte métallique à manivelle qui poinçonnait les tickets dans un bruit de crécelle. A l'intérieur les sièges étroits, en bois, avaient des dossiers réversibles, pour être toujours dans le sens de la marche, et un plancher fait de lattes non jointives où se coinçaient lamentablement les talons aiguilles des passagères. Le tram était le seul transport en commun pour les gens du quartier qui travaillaient ailleurs dans la ville et une foule compacte s'y précipitait le matin et après déjeuner. A force, on finissait par repérer ceux qui étaient toujours en retard et terminaient les derniers mètres au pas de course. Cette foule attirait tous ceux qui en vivaient : les crieurs de journaux, les cireurs de chaussures, les mendiants de tous âges et les grappes de gamins qui s'accrochaient aux trams en partance. Un cul de jatte arrivait chaque matin, attaché sur une planche à roulettes, se propulsant avec les mains. Il transportait sur son dos, suspendue par des bretelles, la caisse qui contenait brosses et cirages. Ce douloureux équipage suscitait, bien sûr, la compassion et une fidèle clientèle utilisait ses services. A midi il refermait sa caisse et s'en allait manger, au café maure voisin, une portion de calentita accompagnée d'un verre de petit lait. Tout ce petit monde s'agitait, criait, s'injurait, se bagarrait mais on y voyait rarement le képi d'un gendarme...

Hélène CABANIS-DUCOURTIEUX (Décembre 2020)